

Henda Zaghouani-Dhaouadi
Ancienne élève de l'ENS
Docteur en sciences du langage - Université de Saint-Étienne



Résumé : *Cet article porte une réflexion sur le concept même de Didactologie des Langues-Cultures, les implicites scientifiques, notamment didactiques de son choix : les motivations de l'association de deux domaines constitutifs de la vie humaine à savoir la langue et la culture et de leurs rapports. Réflexion qui m'amène à distinguer « culture » et « civilisation » en me référant à des ethnologues tel C.L. Strauss ; à m'interroger sur le sens même du mot « culture » examiné par Hannah Arendt et à concevoir que la voie latino-grecque est sans aucun doute un modèle de civilisation universelle à suivre sans rougir de honte !*

Mots clés : *Didactologie des langues-cultures, humanisme, interculturelisme, transculturelisme, complexité.*

Ensayo de didáctica de las lenguas y de las culturas

Para una nueva concepción de la enseñanza y el aprendizaje de las lenguas y culturas

Resumen : *Este artículo lleva a cabo una reflexión sobre el concepto de « Didáctica de las lenguas y culturas », los implícitos científicos, sobretudo didácticos que utiliza : las motivaciones de la asociación de dos conceptos constitutivos de la vida humana, la lengua y la cultura y de sus relaciones. Reflexión que me lleva a distinguir « cultura » y « civilización » remitiéndome a etnólogos como C.L. Strauss ; a interrogarme sobre el sentido mismo de la palabra « cultura » como examina Hannh Arendt y a concebir que la vía latino-griega es sin duda un modelo de civilización universal a seguir sin enrojecer de vergüenza.*

Palabras clave : *Didáctica de las lenguas y culturas, humanismo, interculturelismo, transculturelismo, complejidad.*

An essay of languages and cultures didactology

For a new conception in teaching and learning languages and cultures

Abstract : *This contribution is a thought about the main concept of « Didactology of languages and cultures » and its scientific hidden background, particularly its didactic option : motivations that agree to associate two domains of human life : language and culture in their intercourses. That thought leads me to distinguish "culture" and "civilization". Actually I will refer to ethnology (C. L. Strauss); examine the main*

signification of "culture" as it has been looked into by Hannah Arendt and consider that the Latin and Grecian world approaches are able to lead everyone, without any shame, to a universal civilization !

Key words : *Languages and cultures' teaching, humanism, intercultural, "transcultural", complexity.*

Préliminaires

Cet essai est inspiré par le dernier Colloque International du GERFLINT à Besançon du 24 au 26 mai 2007 au cours duquel plusieurs questions furent posées.

Les débats riches concernant des questions, aujourd'hui, plus que fondamentales, dans l'enseignement apprentissage des langues-cultures et plus spécifiquement de la langue-culture française dans le monde, m'ont à la fois étonnée et fait réfléchir. Ces questions sont reliées aux rapports des enseignants de français à cette langue, dans le monde, à ce qu'ils sont en train de construire chez eux, à ce qui se fait et aux divers obstacles pour l'observation d'une vision parfaitement humaniste d'ouverture en synergies des langues-cultures. Certains ont parlé d'hégémonie. Mot qui fait peur à tout le monde, mais qui est aussi à élucider dans une perspective de partage placée au fondement de toute éthique. On a évoqué l'interculturalisme qui est, pour le dire tout simplement ici, ce rapport d'échange et d'interactions entre les cultures dans leurs diversités. Mais n'aurait-on pas pu mieux mettre l'accent sur le transculturalisme, un stade qui lui est supérieur, où les contacts entre langues-cultures conduisent, naturellement, à la construction de nouvelles identités. Sans doute aussi, considérer la culture en dehors de la langue et vice versa constitue en soi une attitude elle-même culturelle. Ce qui évidemment donne à la réflexion une dimension complexe.

Ce constat du rapport intrinsèque et complexe entre langues et cultures est réel, car dès qu'on commence à apprendre une autre langue, on plonge automatiquement, dans la culture et la civilisation qu'elle véhicule. Ainsi il apparaît désormais difficile, voire même impossible, de séparer l'apprentissage de la langue de celui de la culture. Croire qu'on enseigne une langue en laissant pour compte la culture, c'est continuer à s'en tenir au formalisme échevelé qui ne fait que déshumaniser de plus en plus le monde contemporain pour le plonger encore plus intensément dans la barbarie. La dimension éthique de cet apprentissage apparaît ainsi de plus en plus incontestable. Chantal Forestal, à travers son intervention et le débat qui s'en était suivi, n'a cessé de le rappeler en mettant en garde contre un enseignement déshumanisé de la langue. De son côté, Jacques Cortès, Président du GERFLINT, a mis l'accent dans beaucoup de ses interventions lors de ce colloque, sur la nécessité de dépasser les clivages de toutes sortes (violences, guerres ethniques, racismes, et toutes les prétentions hégémoniques de certains) afin de construire ensemble une Didactologie des Langues-Cultures où les hommes réapprennent à mieux se comprendre, à mieux communiquer et ainsi à mieux s'aimer. Les Sciences du Langage auront ainsi une perspective plus humaniste dans laquelle ils devront cheminer doucement et infiniment.

Le problème que pose le transculturalisme n'est pas sans hérissier des cheveux sur des têtes. Et certains ont parlé de prétentions néo-colonialistes de la langue-culture française.

Certes, on affiche son attachement à une identité, à un ensemble complexe qui définit les individus dans chaque pays du monde. Il faudrait sans doute, tenter de montrer qu'il ne remet ni n'efface la culture originelle, mais la présente comme le point de départ et la source d'une progression permanente vers une culture humaniste. Chaque pays, chaque individu serait voué à évoluer vers ce sens, car si l'on regarde de près le développement rapide et de plus en plus sophistiqué des moyens de communication humaine, on se rendra vite compte, que dans ce processus, pour mieux collaborer et mieux communiquer avec autrui, il faudrait laisser de côté certains égarements et dépasser des blocages de toutes sortes. Le transculturalisme, n'est pas une mince affaire, il n'est pas non plus une perte de son héritage culturel et identitaire, il est une construction permanente des cultures des hommes, il en est un moteur et une richesse. On peut l'imaginer selon le schéma spirillaire proposé par Edgar Morin dans sa Méthode comme un processus de régulations et rétroactions anthropo-sociales et pourquoi pas universelles ? Le transculturalisme n'est-il pas ainsi au fondement de toute civilisation ?

Désormais, il apparaît fondamental de réviser les concepts qu'on lance souvent lorsqu'un pays voudrait coopérer avec un autre, un homme communiquer avec un autre : néo-colonialisme, néo-impérialisme linguistique, perte de l'identité locale... L'échange devra, à notre sens, se fonder sur un réel respect de l'autre dans sa diversité, sans masques, sans malentendus. Cette idée, même si elle a été critiquée par certains qui ne croient pas que la reconnaissance de la diversité permet une meilleure tolérance de l'autre, me semble essentielle. Une éducation en Didactologie des langues-Cultures, fondée sur ce principe de l'unité dans la diversité pourra participer à cette réforme permanente de l'Esprit. Elle est d'autant plus nécessaire, que l'aspect matériel des échanges entre individus de différents pays, devra être enrichi d'une dimension spirituelle, humaniste où l'on pourra s'aimer malgré nos divergences. Il ne s'agit pas uniquement de se battre pour le relativisme culturel, mais pour le devoir que chaque individu de la terre a de fonder une Civilisation de l'Homme.

Théoriquement, le parcours scientifique qui a mené à l'idée de transculture, pourrait se résumer en quatre étapes définissant le rapport entre langue et culture tel qu'il fut envisagé par des penseurs et des didacticiens :

- la première est une phase de non enseignement de la culture par celui de la langue.
- la seconde est une période contrastive de la culture avec Olivier Reboulet.
- la troisième est une étape où on met l'accent sur l'interculture.
- la quatrième est celle de la transculture.

Sachant que toutes ces théories n'excluent pas la résurgence de pratiques pédagogiques, c'est-à-dire de stratifications anciennes et récentes, il apparaît important de montrer comment la société a culturellement évolué, dans le domaine scientifique, vers le rapport de l'individu à la société. On a certes présenté par le passé un cadre nouveau. Les études déjà élaborées dans les domaines de l'ethnolinguistique, de la sociolinguistique et de la dialectologie (Herder, Sapir, Humboldt, Labov etc.) représentent un point de départ et une mise en marche de ce processus d'indexation du culturel au linguistique. Il y a donc une sorte de continuum. Sans doute aussi le sens profond et même originel du mot « culture » pourrait s'avérer tout à fait illuminant pour cette étude.

À l'heure de la globalisation, les empires se construisent et cherchent à s'homogénéiser.

Comment résister à une perte identitaire ? Comment se mélanger en gardant ses repères culturels d'origines ? Comment se reconstruire une identité-langue-culture adaptée à toutes les situations ? Comment continuer à construire une éthique ? Comment vivre dans la tolérance malgré les divergences ? Voici les questions auxquelles tentera de répondre cet essai de Didactologie des langues-Cultures, ou du moins d'apporter quelques bases de réflexion sur les diverses manières de trouver une voie vers un univers plus fraternel qu'Edgar Morin appela de ses vœux sous le nom de « Terre-Patrie ».

Le domaine de la Didactologie des Langues-Cultures ne se limite pas à celui de l'enseignement-apprentissage du FLE et FLS, mais s'étend aussi à celui du FLM. Partant de l'idée de synergie des langues-cultures et de l'ouverture nécessaire à la survie même du français dans le monde, les principes d'un enseignement-apprentissage du FLM devront eux aussi s'envisager dans l'alliance permanente avec autrui. Ce dernier mot étant entendu au sens originel de différents voire même opposés. Car c'est en apprenant d'autres langues-cultures que l'on pourra se reconstruire de façon permanente, dépasser une culture limitée à soi, pour une culture dynamique, sans présupposés idéologiques. C'est peut être ce qui pourrait nous amener à penser la question des métissages (linguistiques, culturels, ethniques) afin de repenser l'avenir de notre humanité. C'est donc d'un projet d'éthique qu'il s'agit, une bonne éthique où l'on cesserait de se regarder comme des étrangers les uns par rapport aux autres, une éthique enfin de l'amour et de la fraternité malgré les divergences.

Cette pensée me rappelle celle faite par Habib Bourguiba lorsqu'il affirma dans l'un de ses discours sur la Francophonie qu'«il devrait toujours être possible à deux peuples différents de dégager ce qui les unit pour découvrir en définitive que ce qui les unit est plus important et autrement sérieux que ce qui les sépare. Je reconnais qu'une telle démarche exige parfois un effort.»¹

Cette reconnaissance honnête de la difficulté qu'il y a souvent à retrouver des convergences au fond même des divergences peut paraître tout à fait absurde pour beaucoup, mais il est désormais nécessaire d'y penser. Construire un tel univers est incontestablement l'entreprise la plus incommode et la plus méritoire à laquelle l'humanité d'aujourd'hui serait conviée. Elle vise en effet le bonheur de tous, la fraternité entre les individus et, finalement, la paix entre les peuples.

L' « autre » dans la Didactologie des Langues-Cultures

La problématique de l'autre se pose, aujourd'hui, de plus en plus profondément et de plus en plus gravement. Parmi les sujets les plus en relation avec cette question il y a le rapport et le regard que l'on porte sur les autres langues-Cultures. La première étape donc de tout dépassement de ses propres préjugés sur autrui est justement de les mettre à plat, de les revoir, les analyser et les comprendre. L'autocritique nécessite donc que l'on se penche un tant soit peu sur soi afin de comprendre ce qui motive telle ou telle réaction ou opinion sur une question, un phénomène. Il arrive très souvent que l'on perçoit entre deux langues-cultures autant de convergences que de divergences. On sourit et on oublie, cédant au devoir d'obéir à ses propres valeurs culturelles, poussé par la peur de ne plus être comme les membres de son groupe, la crainte d'en être exclu aussi.

Cette question se pose lorsqu'on apprend une autre langue. En effet, comment concilier entre deux voire parfois trois langues ? Comment vivre ce plurilinguisme et/ou bilinguisme

sans cesser d'être soi-même ? Pourquoi finalement continuer à se poser cette question alors qu'elle ne peut plus en constituer une : dès qu'on a appris une ou deux autres langues étrangères, on n'est plus soi-même, on devient un autre. Position incertaine qui déclenche des réactions de rejets, de réserves aussi, et même de révolte ! Qu'est-ce qui a bien pu changer en soi lorsqu'on refuse d'admettre, qu'on apprend à admettre ou qu'on a tout à fait admis, la langue-Culture d'autrui ? Qu'est-ce qui pourrait être le moteur pour passer d'un cap à un autre ? Qu'est-ce qui pourrait freiner son désir de mieux connaître autrui et même d'être un peu comme eux aussi ?

La réussite dans l'enseignement-apprentissage des langues-cultures ne peut se passer de la compréhension de ces questions si banales et si insignifiantes qu'elle puissent paraître. Pourquoi s'acharner à protéger une langue-culture par rapport à une autre ? Tous les enseignants de langue sont unanimement d'accord pour dire, aujourd'hui, qu'il faut d'abord maîtriser sa propre langue maternelle avant de passer à l'apprentissage d'une deuxième langue. Certes, cela est vrai, mais il est non moins vrai que les enfants du monde entier sont tout à fait capables d'apprendre au moins deux langues différentes en même temps. Des études ont largement balisé ce thème, notamment dans les domaines des sciences cognitives et de la psycholinguistique. Le bilinguisme et plurilinguisme sont des phénomènes que les pays du monde entier connaissent, mais tout en essayant de limiter leurs portées culturelles. Ceci m'amène au constat que les langues-cultures sont toujours en guerre. Je vais donc tenter d'étudier les divers aspects de la question de l'autre dans la DLC afin de montrer qu'on ne peut probablement pas s'arrêter à l'interculturalisme ou au co-culturalisme, mais que le transculturalisme en est une étape fondamentale pour un apprentissage des langues-cultures sans complexes et ainsi pour la paix entre individus et dans le monde.

La dimension philosophique de la question

Mon approche se situe dans un cadre pluridisciplinaire. La dimension philosophique prend donc toute sa place ici surtout que la question du rapport entre langue et culture s'y inscrit de manière spontanée : la langue et la culture sont des thèmes sur lesquels des philosophes de toutes les époques ont réfléchi même si on les a souvent traités séparément. Il y a à côté de ce rapport celui qui lie culture et civilisation. J'en parlerai plus loin.

Ici, il est essentiel d'étudier langue et culture dans leurs rapports et c'est, encore une fois, dans une ambition d'interdisciplinarité que je l'envisagerai. En effet, le principal reproche de certains penseurs contemporains sur la fragmentation des savoirs et de la connaissance humaine en général, m'a conduite à puiser plus profondément dans des disciplines qu'on apparente aux sciences humaines, mais qui finalement ne sont pas séparées des autres domaines du savoir humain comme les mathématiques et la physique. La notion d'implicite avancée en Sciences du Langage, dans le domaine précis de l'énonciation, trouve sa source dans les Sciences physiques et mathématiques où « une fonction principale comporte nécessairement une fonction dérivée (intégrale, graphique, limitée) », « l'analyse de l'implicite sert, à cet égard, à dégager la signification de la fonction. »²

Il est donc important de montrer la complexité de l'univers en cessant d'élaborer des découpages entre les diverses connaissances humaines qui, finalement, n'ont pour unique objet que de le comprendre. Lorsqu'un linguiste se demande ce que vient faire le culturel dans le linguistique, cela démontre bel et bien cette faille qui s'est creusée entre les

deux concepts, voire les deux domaines du savoir humain, dans l'esprit du chercheur. Il n'est pas du ressort de cet essai d'expliquer pourquoi cela s'est fait et comment, dans les détails. Pour cela, il faudrait revenir à toute une épistémologie de la connaissance humaine, une recherche très minutieuse et très enrichissante. La culture n'est pas un phénomène à part, la dimension philosophique l'avait bien démontré.

Pour une philosophie de la culture

Faite pour l'homme, la culture tend à l'humaniser. Est-elle un rempart suffisant contre la barbarie ? Voici une question pouvant être soulevée par l'approche philosophique. Dans la culture, on aborde des questions plus précises : le langage, l'art, le travail, la technique, l'histoire, la religion. Ce sont les domaines qui lui sont intrinsèques. Le langage y étant inscrit, on ne peut envisager de l'en exclure dans son étude. Au-delà d'une légitimité épistémologique, il y a donc une légitimité humaine : si on écarte la langue de la culture et vice versa, c'est dans la barbarie que l'on plongera. Cette barbarie dure depuis des siècles lorsque la vision galiléenne du monde a transformé la conception que nous avons de l'univers. Cela se profile dans l'Université moderne où on sépare sciences et lettres ou encore lettres et sciences humaines comme si les lettres faisaient partie d'un monde étranger à la connaissance et à la science. Cette dichotomie qui s'est installée en France par exemple depuis 1706 lors de la création par Louis XIV à Montpellier de l'« Académie des sciences et lettres » instaure une coupure irréversible entre des groupes de disciplines et soulève ainsi une question philosophique que Michel Henry développe en ces termes « les sciences » désignent l'ensemble des recherches soumises au projet galiléen et visant la connaissance objective de l'étant naturel dépouillé de ses propriétés sensibles et subjectives. Les « lettres » visent ces propriétés, soit la vie transcendante elle-même en tant que telle »³. C'est donc à cette époque que la fragmentation des savoirs commençait. Ses conséquences, au cœur même de notre modernité, conduit l'humanité à une grave crise culturelle d'où la perte progressive de repères.

L'Université n'a plus pour rôle de former des hommes « cultivés », mais des technoscientifiques. Les domaines des lettres et de la philosophie, de l'histoire sont rangés dans les oubliettes, puisqu'ils ne peuvent plus avoir de fonction dans le pôle techno-scientifique. La preuve, des études en « Sciences Humaines » (terme lui-même controversé) donnent peu de débouchés dans le monde du travail aujourd'hui. Du coup, les heures de philosophie se sont vues baisser de neuf à trois ou deux heures et demie dans les classes de Terminale. Limiter les heures de réflexion et de recherche dans les différents domaines des humanités est un grand péril pour la pensée. La philosophie demeure par exemple au cœur de tous les savoirs, même les plus techniques, les plus scientifiquement exactes, elle permet une grande ouverture sur les branches les plus diverses de la connaissance, un enseignement de l'éclectisme, une critique permanente des dogmes et de la pensée simpliste, une autocritique enfin qui ouvre la voix à la connaissance de la connaissance. Mais le terme de culture n'est pas sans histoire, son étymologie permet de mieux le cerner dans sa dimension philosophique en tant que produit de l'être en soi et non seulement en tant que produit à la fois social, économique et politique.

De Colere à la cultura animi, l'évolution d'un concept Entre Rome et la Grèce Antiques

Le concept de « Culture » renvoie en philosophie à la relation entre l'homme et la terre et

donc à son commerce avec la nature. Pour Hannah Arendt, ce vocable n'est pas grec mais latin. En effet, *colere* signifie « cultiver, demeurer, prendre soin, entretenir, préserver » d'où paradoxalement ses connotations religieuses. Les hommes devaient prendre soin de la terre car c'est ce que les dieux ont de plus précieux, elle leur appartient en propre. C'est ainsi, que l'on pourrait expliquer, dans une certaine mesure, le passage à la *cultura animi* de Cicéron imprégné de son côté de culture grecque. Hannah Arendt témoigne en ces termes de cette évolution du concept : « Il semble que le premier à utiliser le mot pour les choses de l'esprit et de l'intelligence soit Cicéron. Il parle de *excolere animum*, de cultiver l'esprit, et de *cultura animi* au sens où nous parlons aujourd'hui encore d'un esprit cultivé, avec cette différence que nous avons oublié le contenu complètement métaphorique de cet usage »⁴. Jacques Cortès y fait référence dans sa dernière intervention du vendredi soir au colloque du GERFLINT. En effet, qu'est-ce que pourrait être la culture de l'esprit, cette *cultura animi* dont l'homme a besoin pour se sentir exister ? Exister, c'est vivre avec autrui dans le respect de la diversité, dans la compréhension, et pour cela la culture spirituelle, religieuse ou païenne, est fondamentale. L'homme est un être d'esprit plus qu'un être biologique, plus qu'une simple entité physique, même si cette dernière lui est nécessaire. La *Cultura animi* est aussi en rapport avec une conception du beau. La beauté dans toutes ses dimensions, à la fois matérielles et spirituelles, attire le regard de l'homme et transforme sa vision des choses et du monde qui l'entourent. On voit bien que la *cultura animi* est bien le résultat d'une transformation philosophique ce qui s'oppose avec la vision grecque dans laquelle la culture était dès le départ une nourriture de l'esprit et non du ventre. De plus, l'agriculture n'a jamais été une spécificité des grecs. Au contraire, travailler la terre était considéré comme un acte d'agression. Hannah Arendt se livre ainsi à une comparaison d'une extrême richesse : « Le grand art et la grande poésie romains sont nés sous l'impact de l'héritage grec que les Romains, mais jamais les Grecs, surent soigner et préserver. La raison pour laquelle il n'y a pas d'équivalent grec au concept romain de culture réside en la prédominance des arts de fabrication dans la civilisation grecque »⁵.

Alors que les Romains se livraient à l'apprentissage du goût, de l'art de vivre et de l'art de s'aimer (conférer à ce propos les écrits d'Ovide dans *Les Amours* et dans *L'Art d'aimer*), il en était de même pour l'agriculture considérée comme un art, les Grecs pensaient qu'elle « est un élément de fabrication, comme appartenant aux artifices « techniques » ingénieux et adroit par lesquels l'homme, plus effrayant que tout ce qui est, domestique et domine la nature ». Aujourd'hui nous considérons encore, sous l'emprise de l'héritage romain, que l'agriculture est l'activité humaine la plus paisible et la plus naturelle.

Pour Hésiode, et comme l'analyse Hannah Arendt, « Les Grecs ne savaient pas ce qu'est la culture parce qu'ils ne cultivaient pas la nature, mais plutôt arrachaient aux entrailles de la terre les fruits que les dieux avaient cachés aux hommes ». Mais elle ajoute dans une tentative d'unité dans la diversité, mais fondamentalement déterminante dans notre actuelle conception de la culture : « étroitement lié à cela, le grand respect romain pour le témoignage du passé en tant que tel, auquel nous devons non seulement la conservation de l'héritage grec, mais la continuité même de notre tradition, leur était tout à fait étranger. Toutes deux, culture au sens d'aménagement de la nature en un lieu habitable pour un peuple, et culture au sens de soin donné aux monuments du passé, déterminent aujourd'hui encore le contenu et le sens de ce que nous avons en tête quand nous parlons de culture ».

Cet héritage conceptuel n'a pas beaucoup évolué dans l'esprit des hommes et l'on comprend pourquoi beaucoup se battent pour conserver une chapelle datant du 13^{ème} siècle ou un meuble appartenant à son arrière-grand-père. Tout cela n'est pas à dissocier d'un sens qui diffère de l'agriculture, élément strictement romain. Ce qui semble encore plus intéressant, c'est l'évolution de la *cultura animi* vers une dimension esthétique qui détermine le goût et le sens des belles choses. Cet amour de la beauté que les Grecs possédaient à un degré singulier, plus que tout au monde, est passé dans la culture romaine pour former des alliances culturelles tout à fait étonnantes. Ainsi, d'invasisseurs des Grecs, les Romains se sont transformés en bon Grecs sans perdre leur amour pour l'art de cultiver la terre et sans oublier qu'ils étaient Romains.

Cet exemple historique, n'est pas unique, il y en a d'autres dans l'Histoire des hommes et j'en citerai volontiers. Là n'est pas le problème. La question est d'admettre que le concept de « culture » n'est pas uniquement un concept abstrait, relié à l'esthétique, aux habitudes, aux idées et aux visages que prennent les hommes du monde, dans chaque contrée. Il est un concept fondamentalement relié à l'humain dont la spécificité est justement de communiquer essentiellement par la langue, la parole et par l'art, même si ce dernier fut à l'origine, dans la *cultura animi* de Cicéron, en rupture totale avec les artisans et les artistes fabricateurs d'objets.

Mais l'homme peut aussi communiquer par la violence (physique et /ou verbale) lorsqu'il n'a plus de repères culturels. La culture est ainsi un thème philosophique relié au langage. Ceux qui passaient pour barbares chez les Grecs et les Romains sont ces personnes qui ne peuvent avoir une attitude « d'étonnement » face à la beauté, et de sagesse qui débouchent sur la contemplation muette des vérités dévoilées (comme il en a été pour Platon et Aristote). Mais cette attitude est chez les Grecs intégrée dans une conception très politique de la culture. Tout ce qui se fait doit être conforme aux règles et aux valeurs de la polis. C'est d'ailleurs ce que disait Périclès dans ce passage que cite Hannah Arendt, « Nous aimons la beauté à l'intérieur des limites du jugement politique, et nous philosophons sans le vice barbare de la mollesse. ». La polis pose donc des limites à l'amour de la sagesse et de la beauté et dans ce sens elle est ce qui différencie les Grecs des barbares, ce qui est en soit une attitude culturelle. « Autrement dit -souligne Arendt - c'était une sorte de sur-raffinement, une sensibilité sans discernement, qui ne savait pas choisir, qui passait pour barbare - et non un manque primitif de culture comme nous le comprenons, ni aucune qualité spécifique dans les choses culturelles elle-mêmes. »⁶. La mollesse qui est un manque de virilité pour Aristote, fut aussi considérée comme nocive pour un philosophe.

Ces réflexions nous ramènent à la conception de l'homme dans la culture grecque : un mélange de folie et de jugement. Le rôle de la polis était justement d'aider les humains à dépasser l'hybris pour atteindre une bonne sagesse leur permettant justement de mieux considérer les choses du monde et de l'esprit. Edgar Morin l'a souligné dans sa Méthode en opposant *homo sapiens sapiens* à *homo demens*. Cette double caractéristique humaine semble dépasser toute les divergences culturelles pour recadrer les humains dans leur réalité biologique. Le cerveau humain est le même chez tous les individus. Ce sont les données du terrain qui déterminent les diverses visions des choses.

Il est assez étonnant de voir que ces valeurs, à première vue opposées, forment cependant une unité. Ainsi, il apparaît absurde d'avoir une attitude d'étonnement face à ce qui sépare les hommes, car dans ce qui les sépare, il y a toujours des choses qui les unissent. C'est sans doute ce qui fait l'importance de l'héritage romain et Grec dans la culture

universelle. Leurs convergences et leurs divergences ont forgé l'Esprit Humain quelles que soient les langues-cultures du monde. Les métissages sont un grand témoignage de la richesse humaine, l'homme est métisse ou ne l'est pas, pensait Senghor. Il n'y pas de « race pure » ou de « culture pure ». Il y a des humains dont le rôle est d'apprendre à échanger et à vivre avec tous les aléas du monde. Cet héritage ancien est d'autant plus important à rappeler et à enseigner car il contribue à la vitalité de la mémoire de l'Homme dans son essence. La véritable capacité que l'on pourrait acquérir, ce n'est pas de se former uniquement une capacité critique du monde extérieur, mais aussi, comme l'annonçait Kant dans sa Critique du jugement, d'être capable « de penser à la place de quelqu'un d'autre » ; c'est ce qu'il qualifia aussi de « mentalité élargie » (eine erweiterte Denkungsart). Pour Hannah Arendt « La faculté de juger repose sur un accord potentiel avec autrui, et le processus de pensée en acte dans le jugement n'est pas, comme dans le processus mental même ; il se trouve toujours et primitivement, même si je suis tout à fait seul à faire mon choix, dans une communication anticipée avec autrui avec qui je sais finalement devoir trouver un accord. C'est de cet accord que le jugement tire sa validité spécifique »⁷.

On voit là qu'en matière de culture et ainsi d'apprentissage des langues-cultures, l'accord avec soi-même est fondamental car c'est grâce à lui que l'on peut s'accorder avec autrui. Il faut sortir de sa subjectivité privée et substantielle pour atteindre un universalisme humaniste, c'est ce qui a d'ailleurs mené Kant à formuler son traité de Paix perpétuelle, cet humanisme qui le muait du plus profond du 18^{ème} siècle.

Kant avait justement découvert ce phénomène de la Critique du jugement, foncièrement politique du reste, avec la découverte du goût, une catégorie du jugement pensée depuis toujours en dehors du politique et donc de la raison. C'est ce que rappelle Hannah Arendt lorsqu'elle souligne que tout ce qui est esthétique se soumet au débat et appelle l'accord de chacun. Elle invoque ainsi et sans qu'on puisse le soupçonner « le sens commun » que les Français nomment aussi « le bon sens » et qui s'oppose aux « sentiments privés ». Hannah Arendt annonce vers la fin de son essai « Le goût débarbarise le monde du beau en ne se laissant pas submerger par lui ; il prend soin du beau à sa propre et « personnelle » façon, et ainsi produit une « culture ». L'humanisme, comme la culture, est bien sûr d'origine romaine. Il n'y a pas de mot grec qui corresponde au latin humanitas. »⁸

Le goût est une affaire personnelle qui ne doit pas subir la contrainte des spécialistes. Cette humanitas romaine est essentielle dans la conception même de la culture où les hommes étaient libres à tous points de vue. Le sens même de liberté était justement dans le refus des contraintes et des dogmes et surtout des spécialités qui ne sont pas du domaine du philosophe humaniste. Lorsqu'on voit l'évolution actuelle des connaissances, leur fragmentation, comme l'a montré Edgar Morin, on se rend compte de la perte progressive de notre humanité. Selon Cicéron et comme le précise Hannah Arendt, « pour le véritable humaniste ni les vérités du scientifique, ni la vérité du philosophe, ni la beauté de l'artiste ne peuvent être absolues. L'humaniste parce qu'il n'est pas un spécialiste, exerce une faculté de jugement et de goût qui est au-delà de la contrainte que chaque spécialité fait peser sur nous »⁹.

Ce texte, est d'autant plus actuel que lorsque nous voyons l'effacement, la perte de repère et de sens dans tout ce que les scientifiques et les plus grands spécialistes font, cela nous invite naturellement donc à bien penser l'enseignement des langues-cultures, à ne plus

dissocier les deux, mais à bien les considérer dans leurs rapports, même divergents, dans ce qui définit leur essence respectives.

Culture et civilisation

Un problème se pose aussi entre ces deux concepts qu'on confond souvent. Les distinguer, demeure en effet nécessaire pour beaucoup de penseurs. Le premier qui a sans doute effleuré la question est Claude Lévi Strauss dans *Race et Histoire*. En effet, il explique que la civilisation n'est rien d'autre qu'une « coopération » entre les cultures. Il est donc essentiel d'étayer cette distinction et de comprendre le pourquoi et les implicites du choix du concept de « Langues-Cultures » et non pas de celui de « Langues-Civilisations » en Didactologie des Langues. Il apparaît que cette terminologie est strictement liée à la question du relativisme culturel.

Pour C. L. Strauss, toute organisation sociale se construit sur le principe même de l'échange. Mais l'analyse ethnographique est-elle suffisante pour définir et expliquer les phénomènes de culture ? Une distinction capitale a été abordée par C. Lévi Strauss entre les notions de « culture » et « civilisation ». Au delà de l'idée que la civilisation n'est rien d'autre qu'une « coopération » entre les cultures, il y a aussi comme l'annonce Denis Kambouchner des différences plus importantes : « il ne s'agit pas seulement d'une question d'échelle, mais bien d'une question de genre ou d'essence : il n'y a pas de sens à comparer -sauf sur le plan purement théorique et pour dire ce qui distingue - un système fermé (inertial) et un processus ouvert. Au titre des cultures, sont comparées des manières et des représentations par principe supposées fixées : de quelque manière qu'on l'entende, la civilisation est au contraire capacité d'innovation, et les produits d'une civilisation doivent être tous marqués, au moins quand à leur valeur, d'un certain coefficient d'instabilité. Il est donc, à la limite, inutile de se demander si la très haute complexité structurale des cultures « primitives » est ou non surpassée par celle des « grandes civilisations de l'histoire » : sous le nom de « culture » et sous celui de « civilisation », on n'a pas affaire au même type de complexité. »¹⁰

Dans ce cadre, la question du relativisme culturel qui n'est pas non plus très claire, permet de penser que tout comparatisme entre cultures semble tout à fait insensé ; on pense souvent que ce qui est important, c'est que les cultures puissent non seulement coexister et se tolérer, mais aussi s'enrichir mutuellement malgré leur diversité. Pour quelqu'un comme D. Kambouchner on ne peut exiger cette attitude de relativisme culturel, car la distinction même entre « civilisation » et « culture » devrait nous empêcher de penser que toutes les cultures puissent avoir un statut analogue, au mépris de leurs diversités fondamentales. Cela permet d'isoler méthodologiquement le bon du mauvais usage de la position relativiste. Certaines pratiques culturelles sont du domaine de la « civilisation », elles ne peuvent être traitées qu'à un niveau universel et non plus se limiter au niveau simplement culturel. D. Kambouchner dit à ce propos : « Eu égard à l'urgence de ces questions, la réalisation de la civilisation apparaîtra donc comme la première de toutes les tâches ; elle sera en tout cas première [...] par rapport à la perpétuation de telle ou telle tradition caractérisant une « culture » donnée : cette perpétuation, du point de vue dont il s'agit, apparaîtra tantôt comme souhaitable ou même exigible (s'agissant par exemple, de telle forme de l'art de vivre ou de l'art tout court), tantôt comme intolérable (s'agissant par exemple de mutilations rituelles ou de l'enfermement des femmes) ». Il apparaît ainsi indispensable de différencier les termes de « culture » et de « civilisation ». Léo Strauss, de son côté, précise : « J'ai dit : la civilisation, je n'ai pas dit : la culture.

Car j'ai remarqué que beaucoup de nihilistes sont de grands amoureux de la culture, en tant que distincte de la civilisation et opposée à la civilisation. Par ailleurs, le mot « culture » laisse dans l'indétermination ce qu'est la chose qu'il s'agit de cultiver (le sang et la terre ou l'esprit), tandis que le terme de civilisation désigne immédiatement le processus visant à faire de l'homme un citoyen, et non pas un esclave ; un habitant des cités, et non pas un rustaud ; un amoureux de la paix, et non de la guerre ; un être policé, et non pas un voyou. Une communauté tribale peut bien avoir une culture, c'est-à-dire produire des hymnes, des chants, des ornements pour ses vêtements, pour ses armes, de la poterie, des danses, des contes de fées et que sais-je encore, et en jouir ; elle ne saurait cependant être civilisée »¹¹.

Il est effectivement vrai que chaque culture comporte des coutumes, des rituels et institutions qui bravent, aujourd'hui, les valeurs fondamentales et universelles de la civilisation. Cette universalité des principes essentiels de la civilisation, est fondatrice de l'humain et l'on ne peut venir à son encounter sans se mettre en contradiction avec soi-même. Léo Strauss en effet entend par « civilisation la culture consciente de l'humanité, c'est-à-dire de ce qui fait d'un être humain un être humain : la culture consciente de la raison. La raison humaine est active, avant tout, de deux manières : en tant que raison pratique et en tant que raison théorique ».

Le relativisme culturel commence à prendre des formes de dogmes alors qu'il ne faut pas rougir de ce qu'une civilisation peut apporter à une autre au niveau des valeurs et ce problème se pose encore aujourd'hui lorsque chacun essaie de se cambrier dans son propre terrain culturel en ayant peur de se mélanger aux autres. Rémi Brague disait à propos des apports importants de la civilisation européenne dans le monde : « Ce qui serait grave, ce serait que l'Europe considère l'universel dont elle est porteuse (le « Grec » dont nous sommes les « Romains ») comme une particularité locale ne valant que pour elle, et qui n'a pas à s'étendre à d'autres cultures. Or on entend parfois dire, par exemple, que la liberté, l'État de droit, le droit à l'intégrité corporelle, etc., ne seraient pas bons pour certains peuples, dont la tradition, censée mériter un respect infini, est au despotisme, au mensonge officiel ou à la mutilation. Comme si la liberté et la vérité étaient des bizarreries locales, à mettre sur le même plan que le port du kilt ou la consommation d'escargots »¹².

Des idéaux d'humanité ou la conception de l'éducation dont les Grec ont imprégné des peuples entiers en Europe et ailleurs, ne sont pas à craindre, mais à réaffirmer. Ce sont des valeurs qui gardent leurs principes de civilisation et pourraient servir à toutes les cultures sans être spécifiques à une seule. Pour Léo Strauss, « la civilisation est la culture consciente de la raison. Cela signifie que la civilisation n'est pas identique à la vie humaine ou à l'existence humaine. Il y a eu et il y a de nombreux êtres humains qui n'ont pas part à la civilisation. La civilisation a une base naturelle qu'elle trouve, qu'elle ne crée pas, dont elle dépend, et sur laquelle elle n'a qu'une influence très limitée. »¹³.

Les cultures ont donc deux possibilités devant elles : soit qu'elles se renferment sur elles-mêmes refusant le principe de remise en question, se fondant sur l'idée d'une capacité d'autocritique qui leur est inhérente ; soit au contraire, elles se constitueront une civilisation en s'ouvrant à l'altérité, à ce qui n'est pas elles. C'est effectivement cette confrontation à l'altérité et à l'exigence personnelle d'apprendre avec autrui qui fait la grandeur d'une civilisation. Le contraire mène inéluctablement l'humanité à des éclipses d'humanisation. On risque donc à chaque fois de retomber dans la barbarie et dans l'âge de fer planétaire, pour emprunter une formule d'Edgar Morin.

Il y a donc une nécessité de dépasser de simples modèles sociaux dictés par chaque culture pour distinguer les idéaux de civilisation qui s'exigent par leur universalité constante. Ce dépassement est en rapport étroit avec le projet utopique kantien qui relève de l'Idée et la réalisation de la civilisation dans l'histoire demeure toujours une tâche fragile à accomplir, car menacée par des obstacles intérieurs. L'idéal de civilisation n'est pas de cumuler les pouvoirs (technologiques, politiques, militaires etc..) tel qu'il en est le cas actuellement pour les pays occidentaux, mais de maintenir la diversification des cultures engagées dans ce souffle commun vers la civilisation de l'universel. C. Lévy Strauss écrit à ce propos : « il faut donc écouter le blé qui lève, encourager les potentialités secrètes, éveiller toutes les vocations à vivre ensemble ce que l'histoire tient en réserve ; il faut aussi être prêt à envisager sans surprise, sans répugnance et sans révolte ce que toutes ces nouvelles formes sociales d'expression ne pourront manquer d'offrir d'inusité ». Cette attitude appelle donc à la « tolérance » qui est fondamentale pour tout projet de civilisation, dans son dynamisme perpétuel, elle encourage la promotion de tout désir et de toute volonté d'être.

De ce fait, la diversité des cultures est une réalité humaine du passé, du présent et du futur, elle est soumise à la durée, continue de faire son bonhomme de chemin et vit avec nous. « la seule exigence que nous puissions faire valoir à son endroit (créatrice pour chaque individu des devoirs correspondants) est qu'elle se réalise sous des formes dont chacune soit une contribution à la plus grande générosité des autres. »¹⁴. L'Antiquité gréco-latine qui a construit l'Europe est fondée sur des valeurs qui pourront être valables pour chacun quelle que soit sa culture, du moment que l'Homme est impliqué dans la dynamique universelle de la civilisation. Elle pourrait être un fondement pour une vision plus rassurante de la diversité culturelle et ainsi du transculturel.

Et pour ne pas conclure

Il est sans doute temps de considérer ce terme de Didactologie des Langues-Cultures, non pas comme un dangereux extraterrestre, descendu sur terre d'une planète inconnue de l'humanité, mais comme un ami-frère qui nous aidera à nourrir notre capacité de jugement et à évoluer dans un univers où les hommes construisent en commun une civilisation respectueuse des valeurs universelles qui fondent notre humanisme. Il faut refuser d'être contraint même par la beauté, même par la vérité, il faut apprendre à réapprendre, apprendre à développer des idées personnelles comme on apprend à choisir ses amis. La connaissance se conçoit ainsi dans un cheminement perpétuel, comme l'annonçait déjà Cicéron, comme l'a développé Hannah Arendt ou encore Edgar Morin dans sa Méthode et enfin, comme l'a souligné Jacques Cortès lors du de ce colloque international du Gerflint. Cette méthode devra nous aider à nous élever contre les dogmatismes de tous poils, la technicisation échevelées de la vie humaine, et finalement contre la spécialisation et l'égoïsme. « Nous pouvons nous élever jusqu'à la liberté, par dessus les spécialités que nous devons tous apprendre et pratiquer- disait aussi Hannah Arendt- (...) dans la mesure où nous apprenons à exercer notre goût librement ». Il est ainsi essentiel de ne pas couper totalement les ponts avec les sages penseurs de l'Antiquité, et Hannah Arendt qui fut une grande femme férue de littérature gréco-latine, annonce avec un ton désinvolte et révolté « Alors nous saurons répondre à ceux qui si souvent nous disent que Platon ou quelque autre grand écrivain du passé est dépassé ; nous pourrions répondre que, même si toute la critique de Platon est justifiée, Platon peut pourtant être de meilleure compagnie que ses critiques. En toute occasion, nous devons nous souvenir de ce que, pour les Romains -le premier peuple à prendre la culture au sérieux comme nous-, une personne cultivée devait être : quelqu'un qui sait choisir ses compagnons parmi les hommes, les choses, les

pensées, dans le présent comme dans le passé »¹⁵.

Voici donc, pour l'apprentissage des langues-cultures, ce qui devrait nous donner encore et encore matière à réflexion...

Notes

¹ Habib Bourguiba, Discours de Dakar, le 25-11-1965, *Assimiler sans se laisser assimiler*. In *Discours* Vol. 14, 1965-1966. Publications du Secrétariat d'État à l'information. Tunis.

² « Le texte et le discours ou de l'implicite dans le langage » communication aux Journées d'Étude inter-langues des linguistes de l'ERLAC sur l'implicite, 3 et 4 mai 2007, Université de Rouen, Maison de l'Université organisées par Mme Filippi-Deswelle et Salazar, et M. Dupraz (ERLAC) ; à paraître dans les PURH. Sous le titre *La notion d'implicite dans les théories linguistiques et ses utilisations en discours* ».

³ *La barbarie*, PUF, Quadrige 1987, réédition en 2004.

⁴ H. Arendt, *La crise de la culture*, Folio essais, p. 271.

⁵ Idem, p. 272.

⁶ Idem p. 274

⁷ Idem p. 281.

⁸ idem p. 286

⁹ idem p.287

¹⁰ D. Kambouchner, "La culture", in *Notions de Philosophies*, Sous la direction de D. Kambouchner, Paris, Gallimard, Folio-essais.

¹¹ L. Strauss, *Nihilisme et politique*.

¹² R. Brague, *L'Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, folio-essai, 1992, p. 234.

¹³ L. Strauss, Idem, p. 55.

¹⁴ C. Lévy Strauss, *Race et Histoire*.

¹⁵ H. Arendt op. cit. P. 288.

Bibliographie

Arendt, H. 1954-1972. *La crise de la culture*, traduit de l'anglais "*Between past and future*" sous la direction de Patrick Levy. Folio essais.

Bourguiba, H. *Discours*, Vol. XIII, 1965-1965. Publications du secrétariat d'État à l'Information.

Brague, R. 1992. *L'Europe, la voie romaine*. Paris : Gallimard, Folio-essais.

Cortès, J. 2001. « Tendances actuelles de la didactique des langues : vers un nouvel humanisme », In : Borg S. *À la croisée des réformes méthodologiques et curriculaires, Synergies Brésil n°1*, Publications Didier/Gerflint. Université fédérale de Santa Catarina , Brésil, pp. 78-76.

2002 a. « Idéologie et Didactologie des Langues-Cultures » In : Borg S., *Du français langue étrangère au français langue internationale, Synergies Brésil, n°3, Revue de Didactologie des Langues-Cultures, Gerflint, Éditions Didier, Sao Paulo*, pp. 32-35.

2002 b. « Linguistique et Didactologie des Langues-Cultures : un dialogue parfois difficile, mais toujours nécessaire » In : Borg S. *Du français langue étrangère au français langue internationale, Synergies Brésil n°3*. Revue de Didactologie des Langues-Cultures.

2003. « Mondialisation, religions... et Didactologie des langues-Cultures », In : Freland M. Riba P. (coords.). *Synergies Pérou n°1*, Gerflint, Éd. De la Pontifica Universidad católica del Perú, Lima, pp. 22-30.

2004. « Cette chose délicate et sacrée... laïcité, diversité et paix religieuse » In : *Synergies Amérique du Nord*, n° 1, *Revue de Didactologie des Langues-Cultures*, GERFLINT.
- Fontaine, Ph. 2007. *La culture*. Paris : Ellipses, Coll. Philo.
- Henry, M. 1987. *La barbarie*, Quadrige, Paris : PUF, 2004 pour cette édition. P.1.
- Kambouchner, D. 1995. « La culture », In : *Notions de philosophies*, sous la dir. De D. Kambouchner, Paris : Gallimard, Folio-essais.
- Kant, E. 1947. « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique » deuxième proposition. In : *La philosophie de l'histoire*, opuscules, tr. Fr. S. Piobetta, Paris : Gonthier-Méditations.
- Morin, E. 2000. *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du Futur*. Paris : Éditions du Seuil.
- *La Méthode*, 1977. 1 *La nature de la nature*. Points Seuil Essais.
1985. 2 *La vie de la vie*. Points Seuil Essais.
1992. 3 *La connaissance de la connaissance*, n° 236, Paris : Seuil, Essais.
1991. 4 *Les idées, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*. Point Seuil, Essais. n° 303.
2001. 5 *L'humanité de l'humanité, l'identité humaine*. Éditions points Seuil Essais, n° 508.
2004. 6 *Éthique*, Éd. Du Seuil.
2005. *Culture et Barbarie européennes*. Paris : Bayard.
- Senghor, L. S. 1993. *Liberté 3*, le dialogue des cultures, Paris : Seuil, p.12.
- Strauss, L. 2001. *Nihilisme et politique*, tr. Fr. O. Sedeyen, Paris : Payot & Rivages.
- Strauss, C-L. 1961. *Race et histoire*, Paris : Gonthier.
- Zaghouani-Dhaouadi H. 2004. « L'Orient et l'Occident peuvent-ils dialoguer ? », In : *Synergies Amérique du Nord* n° 1, *Revue de Didactologie des Langues-Cultures*.
2006. *La Francophonie de Habib Bourguiba, essais d'analyses de discours, 1960-1970*. Thèse de Doctorat de 3^{ème} Cycle en Sciences du langage et Didactologie des Langues-Cultures, sous la direction des Professeurs Jacques Cortès et Christian Puren. Université Jean-Monnet de Saint Étienne. À paraître dans le numéro 1 de la collection *Émergences* du Gerflint.
2007. « De la pluridisciplinarité en analyse de discours », In : *Synergies Pérou* n° 2, *Revue de Didactologie des Langues-Cultures*. Gerflint.
2007. « Habib Bourguiba, un homme à la pensée humaniste », In : *Synergies Roumanie* n° 2.
2007. « Vouer aux valeurs spirituelles le culte le plus profond. Une conception progressiste de la religion chez H. Bourguiba. Essai d'analyse de discours, Beyrouth 10 mars 1965 » In : *Synergies Monde arabe* n° 4. Coordonné par Al Balawi, I., El Qasem, F., Dhaouadi, H.